

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., Limited
HUGUES J. DE LA VERGNE
GEO. P. KAUFMANN
Phone Main 3487

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building", à New-York.
Prix de l'abonnement
EDITION QUOTIDIENNE.
EDITION DU DIMANCHE.

Le Tribunal
COUR CIVILE DE DISTRICT.
Nouveaux procès.
Successions.

A travers la ville
Menus faits — Incidents — Accidents — Les événements du jour.
M. James B. Stevens, qui avait récemment accepté la place de vice-président de la "National City Bank", de Mobile, Ala., reviendra à la Nouvelle-Orléans, le 1er septembre et sera le comptable-expert de la "New Orleans Clearing House Association."

LE CAPITAINE WILLIAM WALSH
Légué tous ses biens aux membres de sa famille.
Le testament de William Walsh, député près de cinquante ans commis en chef dans le bureau du shérif civil, daté le 29 août 1914, a été déposé hier à la Cour Civile de District. Le testateur légua aux personnes suivantes des bijoux, objets de ménage et autres valeurs: A ses sœurs Margaret E. Rareshide et Jane Bradley; sa nièce, Margaret C. Bradley, épouse de Don A. Du-four; Kate Hughes, sa belle-sœur, épouse de Dawson Garis; John Hughes, frère de son épouse; Viola Rareshide, sa nièce; Edwin Rareshide, Louis Rareshide, William Rareshide, ses neveux; Irène Tyler, veuve de son neveu, Arthur W. Jacob.
Il fait les legs suivants: à sa nièce, Viola Rareshide, les diamants de sa défunte femme, comprenant une broche, des dorures, et une bague; à son neveu, Louis Rareshide, sa montre et chaîne; à son neveu, William Rareshide, ses boutons de manchettes en or; à sa sœur, Margaret E. Rareshide, tous les meubles et autres objets de ménage, non disposés plus haut, et également une portion d'un lot de terre dans le cimetière de la Métairie, étant les lots 16 et 17 dans la section 78. Il nomme Ernest Ricker exécuteur de ce testament, sans cautionnement.
Le codicille dit: Le legs fait à Irène Tyler, veuve de A. W. Jacob, est révoqué, parce qu'elle a récemment fait un héritage, et il est transféré à sa nièce, Viola Rareshide.

Le Brésil et la France
L'histoire du monde traverse la crise la plus grave et par sa violence et par sa durée que le cosmisme ait causée jusqu'à présent. Tous les peuples latins, malgré la divergence d'opinions constatée chez quelques-uns d'entre eux, mais seulement dans la caste aristocratique et par conséquent dans une minorité, se sont unis dans la même espérance. Ils suivent d'un même battement les péripéties de cette lutte gigantesque. Car les affinités ancestrales qui les relient d'un invisible et puissant réseau ont tressailli au choc brutal de l'hégémonie nouvelle et révélaient le vieux esprit libérateur, l'idéal commun de la commune origine.
Si la neutralité s'impose à un gouvernement, l'indépendance des sentiments populaires ne la supporte pas et peut agir conformément au réel état des esprits. Les Etats-Unis du Brésil ont été parmi les premiers à manifester envers la France des sympathies d'une spontanéité remarquable. Pourtant, là comme ailleurs, les Allemands étaient implantés. On en compte actuellement 500,000 sur 25 millions d'habitants. Mais l'immensité des territoires les oblige à demeurer groupés.
Ils vivent entre eux dans leurs villes avec leurs usages, leur langue, leurs journaux. Ils ne se mêlent pas au peuple indigène d'une façon directe et latente, comme aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, où la densité de la population favorise l'activité de leur nombre et de leur influence. Les Alliés assurant la liberté des mers à leurs nationaux, chaque homme mobilisable a regagné son pays. Les Allemands seuls n'ont pu rejoindre leur terre. Ils sont donc restés au Brésil, comme dans la plupart des Etats neutres et maintiennent leur situation industrielle et commerciale, mais ne profitent de cet avantage qu'au point de vue économique. Le danger qu'ils constituent de ce fait est, du reste, suffisant. Quant à la propagande qu'ils ont tentée dans le domaine de l'opinion, elle s'est heurtée au sentiment national et à l'impossibilité d'une fusion de la mentalité latine et de l'esprit germanique. Ce sont là des tranchées qu'ils ne sauraient prendre et des sanctuaires qu'ils ne peuvent bombarder, parce qu'elles sont trop hautes, les immatérielles cathédrales du génie latin.
Du reste, sous ces vastes cieux, le souvenir de la France et de notre tradition politique et démocratique inspire l'aurore de ces Etats nouveaux. Les trois premières mesures de l'hymne de la proclamation de la République des Etats-Unis du Brésil sont celles de la Marseillaise, et le 14 juillet est jour férié en hommage à la France. Depuis longtemps déjà, notre littérature y trouve l'accueil le plus éclairé; chacun parle plus ou moins notre langue; sa connaissance en est indispensable à quiconque suit l'enseignement secondaire ou supérieur.
Il ne faut donc pas s'étonner qu'avec de telles amitiés et de si profondes racines, l'éternelle cause du droit y ait trouvé tant de défenseurs. Voici des noms et des exemples: Santos-Dumont, qui sert la France depuis tant d'années, lui apportant sans compter les résultats de ses expériences et de son courage, n'a fait que lui continuer avec plus de générosité et d'ardeur ses inappréciables services.
Le capitaine Monterroyos est l'auteur approuvé d'une brochure intitulée: "Delenda Germania". M. Graça Aranha, ministre du Brésil en Hollande, dans une interview remarquée, déclarait que les armements des républicains sud-américains n'avaient été conservés que pour protéger celui-ci contre l'Allemagne et qu'une fois sa puissance détruite, ils ne seraient plus nécessaires. Le capitaine Christiano Klingelhofer, fils du vice-

Sweet Dreams en grande demande
Moustiques sont partout
Précautionnez-vous aujourd'hui

L'époque des moustiques est l'époque de SWEET DREAMS; et en ce moment lorsque les moustiques abondent, il est absolument nécessaire de se procurer le SWEET DREAMS.
SWEET DREAMS est efficace contre des nuées de moustiques aussi bien que contre un seul moustique; et des milliers de personnes qui se sont servies de SWEET DREAMS assurent que c'est le seul remède qu'elles ont trouvé efficace contre les moustiques.
En vente chez tous les marchands, Grandes bouteilles, 15c.
I. L. Lyons & Co., Parker Blake & Co., Finley Dicks & Co., Albert Mackie & Co., Wash Davis & Co., distributeurs en gros. — Adv.

constul du Brésil à Paris et ancien officier de l'armée brésilienne, s'est engagé dans nos rangs; blessé, il est reparti pour le front à peine guéri. M. Marcel d'Agollo, fils du directeur du journal "le Brésil", s'est engagé à dix-huit ans. M. le sénateur Azéredo a adressé à M. Hanotaux le télégramme suivant: "Voulez pour la victoire française." Et voici celui du fils de M. C. de Lalo au gouverneur militaire de Nice: "Prière de faire inscrire volontaire service France; suis prêt premier appel." Et tant d'autres qui sont partis sans même prévenir leur famille pour venir combattre sous le drapeau français.

A Rio-de-Janeiro, les étudiants, en nombre considérable, se rendent au consulat de France et acclament notre pays. Au moment du carnaval, en février 1915, fête populaire par excellence et qui donne lieu à des préparatifs et des réjouissances sans fin, un cortège de chars défila, on figurent les principaux événements de l'année précédente. Un des chars représentait l'Allemagne, posant son casque sur le monde. Il ne put faire cent mètres, lapidé par la foule et presque détruit. Un homme ayant eu la pensée de se travestir en Guillaume II et d'attacher des grelots, ceux de la folie, sans doute, aux points menaçants de ses moustaches, pour mieux souligner la caricature de son personnage, distribua d'ironiques invitations à aller déjeuner à Paris, et datées non sans malice du mois d'août 1914. Malgré son évidente moquerie, il fut contraint de se cacher, pour éviter la fureur du peuple que sa vue seule provoquait.

Actes collectifs ou individuels, je ne sache pas qu'il s'en soit produit de semblables et d'une impulsion si magnifiquement dans aucun pays actuellement neutre. Ils ont droit à notre reconnaissance et à notre mémoire. Et quand une paix durable régnera de nouveau, la France tendant ses mains glorieuses à ces mains fraternelles, pourra dans l'avenir certain, continuer l'effort déjà commencé, en participant d'une manière plus étroite encore au développement économique nécessaire de l'un des plus jeunes et des plus grands pays du monde civilisé et attendre ainsi, fidèle à ses traditions séculaires, le noble but des pacifiques conquêtes de l'intelligence et de la liberté.

NOUVELLES DE WASHINGTON
Suite de la 1ère page.
le secrétaire du trésor à envoyer dans ces pays, des délégués de la finance et du haut commerce des Etats-Unis, afin de s'assurer du désir des commerçants sud-américains et de l'Amérique Centrale, de nouer des relations commerciales avec les Etats-Unis.
BULLETIN FINANCIER
Change.
Colon.
Ventes.
Bons Divers.

Chronique de la Ville
Bureau de l'Etat Civil
Naissances.
Mme J. S. Dowbins, une fille.
Mme Edward A. Amar, un garçon.
Mme Hubert N. Clark, une fille.
Mme Raymond P. Gross, un garçon.
Mme Nick Lurcetta, un garçon.
Mme Michel Monju, un garçon.
Mme Paul J. Jorres, un garçon.
Mme Gonzalo Iveryeffine, un garçon.
Mme John Sylvester, un garçon.
Mme John Sarvers, une fille.

Une moyenne de vingt malades sont traités journellement, à la Maison des Convalescents, de la Nouvelle-Orléans, d'après le rapport que l'institution vient de livrer à la publicité.
La firme Roos Bros., commerçants de Beaumont, et de la Nouvelle-Orléans, s'est déclarée volontairement en banqueroute à la cour Fédérale à Beaumont. Le bilan déposé est comme suit: passif, \$118,285.71; actif, \$129,008.01.

Vente de la première balle de coton.
La première balle de coton récoltée en Louisiane, cette année, a été emmagasinée au nouvel entrepôt, hier après midi. Le coton avait été expédié à la Nouvelle-Orléans par M. Robert M. McElveen & Son, de la paroisse Washington, à "W. B. Thompson and Company." La balle a été vendue 15 cts la livre à M. Wilfred Gack. Les cotons commencent à rentrer en ville, bientôt, en grande quantité, car le temps favorable des dernières semaines, fait rapidement ouvrir les grabats.

Destruction de la scierie Carre.
La scierie de la "W. W. Carre Lumber Company", coin avenue Carrollton et Mobile, a été détruite par un incendie à 8 heures hier soir. Les pertes sont approximativement de \$34,250, couvertes par une assurance. Des milliers de curieux se sont portés sur le lieu du sinistre.

EXCURSIONS
Musique et danse
Steamer HANOVER
A Mandeville, 50 cents
Correspondance par tramways électriques à Abita Springs et Covington.
Minesburg, train à 1.15 p. m.; Spanish Fort, tramways à 2 p. m. et 6.30 p. m.
Minesburg, train à 7.45 a. m. et 4 p. m.; Spanish Fort, tramways à 8 a. m. et 6.30 p. m.
Minesburg, train à 7.45 a. m. et 4 p. m.; Spanish Fort, tramways à 8 a. m. et 6.30 p. m.
Minesburg, train à 7.45 a. m. et 4 p. m.; Spanish Fort, tramways à 8 a. m. et 6.30 p. m.

FEUILLETON DE L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS
No. 6 Commencé le 31 juillet 1915.
MARIE ET MARTHE
Par GEORGE BONNAMOUR.
(suite.)
Alors, avec une stupeur joyeuse, Grenouil vit s'évanouir les quelques stigmates dont la vie, jusque-là peu équilibrée, avait marqué. Les rides qui déjà griffaient ses tempes s'effaçaient, sa taille légèrement voûtée se redressa, un air de force et de santé se dégagea de sa personne, et lui qui s'était toujours montré si prudent, si timoré même dans ses spéculations, devint audacieux. Il osa signer, sans que la plume lui tombât des doigts, des ordres de Bourse qui narguèrent lui causèrent par de coupables folles et, comme si quelque dieu protecteur eût étendu sur lui sa faveur maligne, il parvint à réaliser, coup sur coup, des gains inespérés qui surexcitèrent son ambition. Une grande joie vint enfin s'ajouter à tous ces bonheurs: sa femme lui annonça que dans quelques mois il serait père pour la seconde fois.

blond, l'enfant naquit que l'on baptisa du nom de Marie. Mais, hélas! épuisée par les douleurs de la maternité, Mme Grenouil, dont la guérison n'était qu'apparente, ressentit bientôt, plus profondes que jamais, les atteintes du mal qui l'avait si longtemps minée et, au bout de quelques semaines, elle mourut.
Celle disparition fut terrible pour le mari, dont la félicité se changeait brusquement en désespoir et en solitude. Mais Marthe devait la ressentir plus tragiquement encore. Elle était, en effet, de ces enfants qui joignent à une sensibilité malade une insurmontable timidité. La délicatesse infinie du cœur s'allie presque toujours chez ces êtres exceptionnels à un orgueil sans frein qui, au moindre froissement s'irrite et se révolte. La crainte du ridicule, la pudeur de leurs émotions leur rendent pénible et presque impossible tout épanchement et ils en arrivent à ne rien laisser percer de leurs impressions. Leur âme comprimée s'exalte et ne connaît plus que des sentiments extrêmes; tendresse sans limite ou haine aveugle.
Pendant tout le temps qu'elle avait dû vivre séparée de sa mère, Marthe n'avait songé qu'au jour où sa guérison lui permettrait de revenir auprès d'elle. Aussi peut-on s'imaginer la tristesse et la déception de l'enfant lorsqu'elle vit qu'on la laissait au couvent, ce terme passé. A la fin de chaque visite comme au bas de chaque lettre, elle renouvelait en pleu-

rant la même prière: "Je t'en supplie, maman, reprends-moi!" Mais la mère était trop préoccupée de sa grossesse pour céder sur l'heure au désir de Marthe, qu'elle essayait de consoler avec cette promesse: "Après les vacances, je te garderai."
Or, les vacances étaient à peine commencées lorsque Mme Grenouil mourut, et Marthe, sortie du couvent depuis quelques jours seulement, dut y retourner le lendemain des funérailles de sa mère et n'en sortit plus que pour se marier.
Tout d'abord, après quelques jours d'un désespoir farouche dont on éraignait que le contre-coup n'ébranlât sa raison, son père, transformant brusquement son genre d'existence, avait quitté sa modeste boutique de la rue de Choiseul pour un vaste appartement de la rue de Rivoli, car, si singulier que cela pût paraître à ceux qui pensaient qu'en gardant sa femme le changeur à bout d'énergie dut abandonner en même temps son ambition, le désespoir surexcitait la fièvre de luxe et de gain que l'amour avait allumée en lui.
Par un illogisme étrange et sans vouloir admettre que c'était pour avoir engendré Marie que sa femme était morte, il reportait sur cette enfant les sentiments d'aveugle tendresse que la mère avait fait naître en lui.

prudence et d'honnêteté le servit à merveille, et les clients affluèrent. C'était la vie facile et large de l'homme en pleine prospérité succédant à la chétive existence des jours de gêne.
Marie fut donc entourée de tous les soins, commut toutes les galeries que peuvent imaginer en se mêlant la tendresse d'un père et la vanité d'un parvenu. Confiée aux soins d'une gouvernante, Marie ne quitta pas la maison, tandis que Marthe, reléguée dans son couvent s'y sentait, hélas deux fois orpheline.
Elle ne venait chez son père qu'aux jours de sortie, et son père l'accueillait avec froideur et tristesse, comme une importune. C'est qu'en effet, quelques efforts qu'il fit pour chasser loin de lui ses moines souvenirs, la vue de Marthe lui rappelait les dures années où il végétait derrière le rideau de serge qui le déroba à la curiosité des passants; elle lui rappelait aussi la maladie de sa femme, les longs mois d'isolement et de privations, sa détresse de pauvre et ses nostalgies de veuf. Tandis que, au contraire, en regardant Marie, les plus doux, les plus rayonnants souvenirs emplissaient sa mémoire.
C'était à l'heure bénie où l'horizon jusque-là rétréci et sombre ouvrait devant lui des perspectives infinies et où son cœur s'épanouissait pleinement pour la première fois — tardive, décolorée d'amour qui lui donnait la divine illusion d'une jeunesse renais-

Puis à peine risquait-elle, au sortir du berceau, ses premiers pas sur le tapis du salon, elle découvrait dans sa physionomie encore indécise, les signes d'une ressemblance qui lui rappelait la morte. C'étaient déjà les mêmes yeux et le même sourire. Un jour viendrait où la mère revivrait tout entière dans l'être frère et blond qui lui avait ravi ses dernières forces, et le père, cédant à l'invincible attrait que le chère image exerçait sur son cœur, se détournait de Marthe. Celle-ci souffrait de cette préférence, qu'elle jugeait injuste; mais trop fier pour laisser éclater son chagrin elle s'enfermait dans un sombre silence et, un à un ramassait tous ses rêves.

Les années passèrent; puis lorsque Marthe eut atteint sa dix-neuvième année son père qui songeait à la marier la retira du couvent pour la conduire dans le monde d'agitateurs et d'industriels que sa prospérité grandissante lui avait ouvert. Elle y rencontra beaucoup de jeunes gens empressés à la courtoisie et parmi lesquels la banquier la convia dès le premier jour à faire un choix. C'était lui montrer une fois de plus quelle hâte il avait d'être débarrassé d'elle pour se consacrer tout entier à l'éducation de Marie et lui donner aussi le désir de quitter au plus tôt une maison dans laquelle il semblait qu'elle occupait la place d'un étranger. Marthe n'en déclara pas moins à son père qu'elle ne se marierait que le jour où elle aurait rencontré le mari qu'elle souhaitait. Tout en manquant, Grenouil céda. Deux jours après, il trouva sa fille de soirée en soirée, de bal en bal. Plusieurs partis sa présentèrent que Marthe, délaignée en dépit des avantages que son père se plut à lui faire connaître. Aussi la surprise du banquier fut-elle extrême lorsqu'il vit désigner Renaud, petit ingénieur, alors au service d'une compagnie au lancement de laquelle il avait contribué. Timide et maladif, l'ingénieur ne payait pas de mine. Il était, de plus, sans fortune; mais Grenouil, pour l'heure engagé dans une spéculation à longue échéance s'avouait trop heureux de découvrir un gendre qui, selon toute vraisemblance, ne se montrerait pas exigeant quant à la dot. Seduit par la grâce fière et la mélancolie de Marthe qu'il jugeait différente de toutes les jeunes filles qu'il avait rencontrées jusque-là, Renaud n'exigea rien. Néanmoins, cédant à la joie de voir s'éloigner une fille encombrante, Grenouil promit une dot qu'il payerait dès que l'état de ses affaires le lui permettrait et, pour faciliter les débuts du ménage, offrit de servir une pension, ce qui fut accepté.
Mais peu à peu la chance, jusque-là favorable au banquier, se fit contraire et tourna. Il subit coup sur coup de grosses pertes et, pour ne rien retrancher du luxe auquel il avait habitué Marie, supprima la pension des Renaud. Aussi longtemps qu'il le put, l'ingénieur cacha à sa femme; le jour où elle se maria qu'elle se mariait que